

Mon expérience de ce lundi à l'école « xalé buur la » fut un peu bousculant au niveau de la pratique d'enseignement. En effet, chez les plus petits (3 a 6 ans), il est difficile pour les instits de tenir les enfants en place (il faut dire qu'ils restent pendant 2 heures assis) mais leurs méthodes pour remédier à cela sont parfois un peu « brutales ». Ils frappent les enfants avec un bout de bois. Ils ne battent pas les enfants comme on pourrait le penser mais il est sur qu'ils n'utilisent pas la méthode douce. De plus, j'ai remarqué que les professeurs s'énermaient assez vite et j'ai eu l'impression que 90 % du temps ils le passent à dire aux élèves qu'ils sont mauvais contre quelques petits moments ou ils les félicites.

Je ne tiens pas à condamner ces pratiques, car je n'ai observer cela seulement pendant une journée et je pense que je suis un peu trop dans la comparaison. J'espère me placer dès la semaine prochaine dans une observation de compréhension plus que de comparaison. D'ailleurs, je pense que l'expression de leur langue (le wolof) n'est pas pour rien dans ces pratiques. En effet, c'est une langue assez « sévère » et parfois dans ma vie privée j'ai l'impression qu'il se crie dessus mais ce n'est pas le cas. Dès lors, il me semble que les élèves perçoivent les remarques d'une manière autre que la mienne. Malgré cela, j'ai quand même beaucoup de difficulté à comprendre ces pratiques et à les acceptés. J'ai du garder une classe et « apprendre » certaines choses aux élèves et je n'étais vraiment pas à l'aise. car je ne veux pas tomber dans un mimétisme (de l'instit) et en même temps je ne vois pas comment arriver à ce que les enfants m'écoutent et puissent apprendre dans de bonne condition. Je suis entrée là dans un système ou ma pratique personnelle me paraît inadaptée à ce cadre. Quand je parle de ma pratique, j'entend mon identité. Et bien entendu, le fait que je ne me destine pas à être enseignant ne m'aide pas à trouver une place.

J'aimerais parler d'un cas particulier qui a retenu mon attention :

« J'étais en train d'expliquer à un enfant de 5 ans comment faire une courbe car celui-ci avait beaucoup de difficulté pour réaliser l'exercice demandée par l'instit'. Mais cette dernière m'interrompis et me dit (devant l'enfant) : « ne perd pas ton temps, les parents de ce gosse ne le suivent pas dans ses devoirs et ils passent sont temps à jouer dans la rue ». Je suis restée sur place et j'ai dis à l'enfant de retourner s'asseoir. Je ne savais que faire. »

L'école est présente pour les familles en difficultés et cette institutrice se fout de cette enfant car il n'est pas suivi. Plusieurs questions me sont apparue à l'esprit : A-t-elle contacté les parents pour trouver une solution ? Se rend-elle compte qu'en faisant cela elle démissionnait de son rôle d'instit ? A-t-elle tenté auparavant d'aider cet enfant ? A-t-elle agit, ou a-t-elle tout de suite démissionné ? Qu'est ce qu'un instit si ce n'est d'enseigner aux enfants ?

Je sais que les moyens d'enseignement son très réduis au Sénégal. Tout le monde n'y a pas accès et souvent il n'existe pas d'équipe social au niveau des écoles. Mais tout de même cet enfant à l'occasion d'apprendre. Alors pourquoi ne pas tout faire pour qu'ils apprennent ?

Je me suis rendue dans deux points de chute durant la semaine. Je me sens un peu plus à l'aise avec les enfants et le dialogue s'installent petit à petit. Mais une étiquette me colle à ma peau, une image dont je ne me déférerai jamais : blanche, riche, femme, J'ai un peu du mal avec ça car, pour le moment, ça me contraint fortement dans mon travail/action avec les enfants. Souvent j'entend : « emmène moi en Belgique, je t'aime, ... » et cela me renvois une certaine culpabilité. Je ne sais pas toujours quoi leur dire, ma position est particulière, j'essaye de l'accepter et de travailler avec. J'ai déjà vu un changement avec la semaine passée donc peut-être qu'avec un peu de temps mon action sera « profitable ».

Le travail de rue est un peu différent qu'en Belgique et cela ne m'étonne pas. Les fêtes se rapprochent et les enfants le sentent. Lors de l'action rue, les enfants ont commencé à taper

sur des bidons (qui fait office de djembé), d'autres se sont mis à chanter et puis finalement ils ont fini par dansé (ainsi que toute l'équipe de rue). La joie était au centre du groupe. L'équipe de rue était vraiment enthousiasmée de voir la joie des enfants, ils trouvaient cela super positif et une action rue comme celle-là exceptionnelle.

Au centre SPER, je commence à rentrer en contact avec les enfants. Je leur demande souvent de m'aider pour le « wolof », c'est un peu comme un prétexte pour ouvrir le dialogue (je suis souvent à la recherche de prétexte tel que celui-là ou comme la danse africaine). Il est difficile de ne pas avoir une position de « copine » avec les enfants car c'est un peu comme leur maison et comme un grande famille mais j'essaye que cela ne soit pas le cas. Le cadre est plutôt familiale qu'institutionnel, en tous cas c'est mon impression. J'aimerais instaurer entre les enfants et moi, une relation de confiance ainsi que d'écoute.